

Le refus des dogmes

Sud Ouest, dimanche 24 août 2003

Il est parfois bien utile de s'astreindre à lire - tant bien que mal - des publications savantes. Dans un rapport scientifique rédigé par le professeur Jean-Paul Fitoussi, qui enseigne l'économie à Sciences Po Paris et dirige l'Office français des conjonctures économiques (OFCE), je suis tombé sur deux remarques stupéfiantes. Elles méritent d'être soumises à la réflexion de chacun.

La première concerne l'accroissement accéléré des inégalités dans les sociétés occidentales; un phénomène commencé voici une trentaine d'année aux Etats-Unis mais qui, dorénavant, touche aussi l'Europe. Les chiffres que cite Fitoussi, s'appuyant sur les travaux de son collègue Edward Wolff, concernent l'économie américaine. Cette économie, comme on le sait, a connu dans les années 80 et surtout 90 une période de forte croissance et donc un enrichissement global considérable. Or, il se trouve que 50 % de cette richesse produite a profité aux 1 % les plus riches. Ce n'est pas tout. Il faut ajouter que 90 % de ce même surcroît de richesse a été accaparé par les 20 % les plus riches. On a bien lu ! C'est extravagant ! Cela signifie que l'immense majorité des Américains n'a aucunement profité, depuis vingt ans, de l'enrichissement de son propre pays. Une telle disparité, un tel processus de confiscation est sans beaucoup de précédents dans l'histoire des Etats-Unis. N'imaginons surtout pas qu'il s'agit là d'une spécificité américaine. Un processus comparable est à l'oeuvre sur le Vieux Continent. L'explosion de la rémunération des dirigeants d'entreprise - qui commence à faire scandale, même à droite - en est le symptôme le plus voyant. Insensiblement se mettent en place des mécanismes inégalitaires inexorables qu'Edward Wolff qualifie, avec une ironie amère, de retour à Marie-Antoinette. Comment s'étonner, dans ces conditions, qu'une certaine démoralisation sociale s'installe et que toute proposition de réforme (retraite, système de santé, etc.) se heurte à une méfiance instinctive, pour ne pas dire plus, y compris lorsque les réformes sont légitimes ?

La deuxième observation de Fitoussi vise la montée du chômage et, cette fois, concerne directement l'Europe. Comme on le sait, chez nous, le discours dominant répète que, si nous connaissons des taux de chômage élevés, c'est à cause des fameuses rigidités (pour parler comme le baron Seillière et comme la plupart des commentateurs). Par le mot « rigidité », on désigne les protections sociales (ou ce qu'il en reste), les entraves légales aux licenciements, les garanties encore offertes par le Code du travail, etc. On nous assure donc, jour après jour, que seule la flexibilité et la dérégulation permettront d'améliorer la situation de l'emploi en débloquent le dynamisme économique. On finit par culpabiliser les salariés et par persuader les Européens (y compris les plus pauvres) qu'ils sont trop protégés, trop privilégiés, en quelque sorte. Du même coup, on tente de légitimer les nouvelles formes de précarité que sont les emplois à durée déterminée, les intérim, etc.

L'ennui, c'est que les travaux des experts apportent un démenti cinglant à cette langue de bois néolibérale. Jean-Paul Fitoussi explique ainsi qu'on a pu mesurer assez précisément, et sur une longue durée, le poids des différents facteurs dans l'augmentation du chômage en Europe. Que disent les (vrais) experts ? Qu'au cours des quarante dernières années, ledit chômage a augmenté - en moyenne - de 400 % en Europe. C'est énorme. Mais, dans cette augmentation massive, les fameuses rigidités ne pèsent que pour... 3 %. Cela signifie, en clair, que leur poids a été négligeable. On pourrait même dire qu'il n'a pratiquement pas compté. La montée du

chômage s'explique par d'autres raisons, notamment par la défaillance des politiques macroéconomiques. Qu'est-ce que cela signifie ? Que l'on nous raconte quotidiennement des sornettes et que, à ces mensonges-là, nous devons résister...

Une certaine démoralisation sociale s'installe, et toute proposition de réforme, même légitime, se heurte désormais à une méfiance instinctive